

ARTICLES / SAGGI

LA QUÊTE D'UN DÉSIR INASSOUVI

PATRICK MÉGEVAND

Abstract

*This personal testimony retraces Patrick Mégevand's encounter with Anna Maria Ortese and the twenty-year friendship that developed through an intense correspondence and regular meetings in Rapallo. Beginning with the discovery of Ortese's work in 1978, the essay reconstructs the intellectual and human relationship that led to the preservation of 117 letters and postcards, partly published in *Pensare l'alba al fondo di una notte d'inverno* (2017). Focusing on the recurring theme of the house (casa), Mégevand examines how Ortese's letters reveal the material hardships, anxieties, and loneliness that marked her last decades. More than a physical space, the home emerges as a place of writing, memory, and creation. Far from functioning merely as autobiographical documents, the letters fostered a relationship of trust and friendship, illustrating how epistolary writing became for Ortese a privileged space of intimacy, dialogue, and resistance to solitude.*

Keywords: Friendship, Anna Maria Ortese, epistolary writing, house and domestic space, Patrick Mégevand

Être aujourd'hui ici, devant vous, c'est avant tout ressentir une indicible émotion: en effet, c'est justement dans cette université que je suis arrivé en 1974 (il y a tout juste cinquante ans) pour y suivre un cursus universitaire complet intitulé *Langue et civilisation italiennes*: le DEUG (1974/1976), la licence (1977/1978), la maîtrise (1979/1980) et enfin le DEA (1980/1981) obtenu en revanche à Grenoble III en 1981.

Et s'il manque des années au milieu de mes études supérieures, c'est parce que j'ai choisi de quitter la France toute une année scolaire pour occuper un poste d'assistant de français à l'Istituto alberghiero di Fiuggi (FR) (1976/1977) et qu'il a fallu faire l'armée (1978/1979) au sein de laquelle j'ai pu être incorporé comme soldat-professeur (français / italien) à l'Ecole d'Application de l'Infanterie (E.A.I.) de Montpellier dans l'Hérault (France).

Autant vous dire que j'ai l'impression aujourd'hui de revenir dans ma famille (car la faculté d'italien était une seconde famille) non seulement pour boucler mon histoire personnelle mais pour la boucler de la plus belle et de la plus inattendue des façons: participer à ce colloque international sur Anna Maria Ortese, et de surcroît, à un colloque qui a choisi de mettre en lumière sa passion de l'écriture et de la correspondance, passion qui l'a habitée tout au long de sa vie.

1. Ma vie, son œuvre

J'ai découvert cette écrivaine en juin 1978. Et elle ne m'a plus quitté depuis.

En effet, cette année-là, Mme Marie-Gracieuse Martin-Gistucci, professeure à l'Université de Savoie, proposa, à ses étudiants de quatrième année, une liste d'une trentaine de noms d'écrivaines-romancières-poétesses, uniquement des femmes, toutes du XX^{ème} siècle pour notre mémoire de maîtrise, comme on disait alors. J'ai choisi, par le plus grand des hasards, le nom d'Anna Maria Ortese. Après avoir contacté sa maison d'édition, à Rome, ville qu'elle avait quittée en 1975 après l'échec commercial de *Il porto di Toledo*, j'ai reçu ma toute première lettre en provenance de la ville de Rapallo, une première lettre datée du 30 septembre 1978 (en réalité il fallait entendre le 30 août 1978 puisque le cachet de l'enveloppe portait la date du 31 août 1978).

Ainsi naquit le premier contact avec cette grande dame de la littérature italienne, une relation qui dura jusqu'à sa disparition à Rapallo en 1998.

Ma première rencontre eut lieu à Rapallo, du 29 au 31 octobre 1979. Anna Maria Ortese m'invita à passer les trois soirées à son domicile

situé au centre de la cité balnéaire, à deux pas de la mer, Corso Matteotti 19 / 5 pour réaliser ma toute première interview.

Il faut savoir qu'Anna Maria Ortese n'a pas souhaité que j'enregistre l'interview ni que je fasse des photos d'elle et j'ai respecté ses volontés à la lettre.

Nous avons parlé toute la nuit, jusqu'au petit matin, et j'ai très vite compris qu'elle vivait isolée, qu'elle était certes: "Una Voce, anzi la Voce, divina, melodiosa, inafferrabile, greca" pour reprendre les mots de Dario Bellezza dans la préface de *L'iguana* en 1978 lors de sa réédition, mais qu'elle était surtout une "voix" éloignée (écartée?) de tout milieu littéraire, culturel et intellectuel, un peu en dehors du monde avec pour seule compagnie sa sœur Maria et son chat plutôt sauvage.

Dès la première rencontre, comme ce fut le cas pour les suivantes, il y avait une sorte de rituel: j'étais attendu vers 23 heures, et après avoir ôté les livres qui l'encombraient, j'allais m'asseoir dans un fauteuil, toujours le même, placé en face de la romancière dont les cheveux étaient toujours dissimulés sous un large turban. Nous étions entourés de livres.

Je posais bien entendu mes questions et Anna Maria Ortese y répondait, sans détour, mais avec de longs silences, au milieu d'une dense fumée de cigarettes.

Au bout de quelques heures, un dîner m'était servi dans la cuisine attenante, préparé par sa sœur Maria, avec à chaque fois plus ou moins le même menu: des pâtes, de la *mozzarella di bufala*, du jambon de Parme, et du fromage *francese* (comme elle aimait à le dire), le Brie, le tout arrosé d'un Chianti. Je dînais seul, la romancière assise à ma droite, qui non seulement ne mangeait pas mais fumait cigarette sur cigarette. Quant à la sœur Maria, elle s'était discrètement réfugiée dans sa chambre, préférant nous laisser seuls.

Et ce rituel se reproduisait à chacune de mes visites.

D'ailleurs voici ce qu'elle écrivait dans une lettre publiée dans mon épistolaire:

Rapallo, 20 aprile 1981

Quando vorrà venire qui, c'è sempre il Suo albergo, basta saperlo una settimana prima; e c'è il risotto, ma anche gli

spaghetti al pomodoro e formaggio parmigiano – e altre cose – a casa, e la “mozzarella”, e un buon vino. Perciò si ricordi che in qualsiasi momento è aspettato. Sempre se Le piacerà.

Jusqu'à sa disparition, en 1998, j'ai reçu, pendant les vingt années qu'a duré notre amitié, 117 lettres ou cartes postales.

En réalité, ces lettres sont bien plus nombreuses car Anna Maria Ortese avait souvent l'habitude de glisser dans la même enveloppe deux lettres ou une lettre et une carte postale, la seconde venant généralement compléter la première.

Les nombreuses rencontres qui ont suivi se déroulèrent toutes à Rapallo, petite cité balnéaire située dans la Province de Gênes, tout près de Portofino.

Ces rencontres avaient lieu généralement dans l'appartement du Corso Matteotti mais aussi parfois à l'Hôtel *Italia e lido* situé sur le *lungomare*, devant le *castello*, avec vue sur le golfe de Portofino, des lieux, pour moi, devenus aujourd'hui chargés d'émotions. Et c'est dans cet hôtel que l'écrivaine me réservait une chambre.

37 de ces 117 lettres sont regroupées dans l'épistolaire intitulé *Pensare l'alba al fondo di una notte d'inverno* publié en juin 2017 grâce à une maison d'édition de Ventimiglia, Philobiblon Edizioni, qui a cru en mon projet et qui m'a fait confiance. Un épistolaire qui pour le moment n'a pas été traduit en français.

Traductions, publications, conférences

Trois traductions pour le quotidien *Le Monde* (1981 et 1985) de nouvelles alors inédites en français:

- *Monsieur Lin* les 15/16 mars 1981
- *La guenon de Mindanao* les 22/23 novembre 1981, reprise dans le recueil “40 nouvelles” en juin 1982
- *Dans l'église du port* les 15/16 septembre 1985, reprise dans le recueil “40 nouvelles” en juin 1986.

Traduction d'une autre nouvelle pour La revue *Brèves* intitulée:

- *La famille Ombre* (décembre 82).

Publication dans la revue franco-italienne *Mondi d'Italia*, d'un long portrait intitulé:

- *Anna Maria Ortese, une fantastique humanité*, (décembre 88).

Publication en Italie, en juin 2017, d'une partie de ma correspondance inédite d'Anna Maria Ortese, sous forme d'un épistolaire intitulé *Pensare l'alba al fondo di una notte d'inverno* (Philobiblon Edizioni, 2017, Ventimiglia – Italia).

Préface (rédigée sous forme de lettre) de l'auteur Patrick Mégevand.
Postface de l'écrivaine Adelia Battista.

Cet épistolaire contient de nombreux documents inédits dont une lettre manuscrite du cinéaste italien Luchino Visconti datée du 19 janvier 1957 et des portraits (essentiellement) de femmes dessinés par Anna Maria Ortese.

Présentation publique de l'épistolaire *Pensare l'alba al fondo di una notte d'inverno*:

- Ventimiglia, Museo Civico Archeologico "Girolamo Rossi", dans le cadre de la 1^{ère} édition de "Libri al Museo" (14 mars 2019).
- Sanremo, Biblioteca Civica "Dottor Francesco Corradi", dans le cadre de "Il Maggio dei Libri" (23 mai 2019)
- Nice, devant les membres de l'Amicale des Savoyards de la Côte d'Azur (16 avril 2019)
- Sanremo, quartier de La Pigna, dans le cadre de la 11^{ème} édition de "Affabulando in piazza Capitolo, letture estive tra poesia, narrativa e teatro" (4 septembre 2019)
- San Bartolomeo al mare, Biblioteca civica Alfea Possavino Delucis, dans le cadre de la 14^{ème} édition de "*Il tea con l'autore*", (20 mars 2025).

Organisation du séjour et de l'exposition de dessins d'Anna Maria Ortese lors de sa venue à Chambéry, dans cette Université de Savoie Mont-Blanc, du 22 au 25 mars 1981.

Conférence autour de l'œuvre d'Anna Maria Ortese intitulée: *Anna Maria Ortese, une fantastique humanité*

- Principauté de Monaco, médiathèque (14 octobre 2022)
- Menton (06), salle Saint-Exupéry, Les grandes conférences de Menton (24 mars 2023)
- Menton (06), bibliothèque municipale L'Odyssée (7 octobre 2023)
- Annecy (74), médiathèque de Seynod, mois de l'Europe (25 mai 2024).

2. La maison (la casa), lieu de vie et/ou lien social?

Correspondance 1978-1997

Préambule

L'étude de ce thème est essentiellement basée sur les passages les plus emblématiques de cette correspondance, lui conférant inévitablement une valeur très subjective voire sentimentale de ma part. Ces passages sont extraits des 117 lettres et cartes reçues de l'écrivaine: ils reflètent parfaitement son état d'esprit lorsqu'elle évoquait ce sujet douloureux et récurrent tout au long de sa correspondance. Comme ce fut aussi souvent le cas lors de nos rencontres, chez elle, dans l'appartement du Corso Matteotti à Rapallo.

La "casa" dans ma correspondance

La maison, c'est-à-dire l'intérieur des appartements, est un thème important dans certaines œuvres d'Anna Maria Ortese: c'est le lieu du refuge où s'épanouissent les passions, où s'échangent des idées, où se nouent des drames, où s'affiche la misère.

En pénétrant dans les appartements où vivent les personnages, on ne peut manquer d'être frappé par le dénuement et la sobriété des évocations. Peu de meubles, peu d'ustensiles, peu d'objets.

Nous sommes loin des "inventaires" si fréquents chez les auteurs du XIX^{ème} siècle!

Il est vrai que ces demeures sont presque toujours le reflet de la condition économique difficile des personnages "pauvres et simples".

D'ailleurs dès qu'un intérieur est évoqué, c'est brièvement et le mobilier y est toujours sommaire et de piètre qualité. Les chambres

notamment se réduisent à l'essentiel, un lit, une petite table. Ce ne sont jamais de grandes pièces à l'exception de la nouvelle intitulée *La Villa* où de nombreuses pièces sont décrites en détail et où s'étale une richesse ostentatoire. En général, l'insistance se porte davantage sur le dénuement et le manque!

En revanche, dans *Poveri e semplici*, l'énumération du mobilier du salon est longue et anormalement précise, sans doute parce qu'il est "le" lieu où le groupe s'anime et où s'installe une forme de vie sociale: c'est aussi là que le groupe se réunit pour recevoir les amis, pour prendre des décisions importantes et collectives, pour annoncer aussi parfois les bonnes nouvelles. Malgré tout, l'ensemble trahit une grande pauvreté de l'habitation. Et c'est davantage un lieu d'existence du groupe, remplissant souvent une fonction psychologique, qu'un décor habituel d'intérieur.

Dans sa correspondance, Anna Maria Ortese accorde moins d'importance à la pauvreté de son appartement qu'à l'image que celle-ci renvoie. Me renvoie.

Je n'ai connu que l'intérieur de l'appartement du Corso Matteotti qu'elle a occupé une dizaine d'années environ (1977-1987). Et voici la description qu'elle en fait dans ses premières lettres:

Rapallo, 25. 12. 78

Ho qualche altro lavoro da fare, ma non ho più fiducia, né forza fisica. Soffro, in questa casa scura, rumorosa e priva di aria; la notte, non vado mai a dormire, benché abbia sonno, per una paura confusa del mio paese. Quando mi sveglio, mi sembra il risveglio del carcerato. Sono priva di speranza, direi di ogni speranza. I miei diritti umani e professionali sono più piccoli di una pietrina, e sono poi del tutto privi di reale valore.

Rapallo, 4 marzo 1979

Forse gliel'ho detto: abito una casa buia, tetra, rumorosa, nel centro della città, e non posso cambiarla perché nessun proprietario vuol affittare. Malgrado ciò, devo lasciarla perché è stata venduta. Qui non entra mai il sole.

La mia stanza dà in un cortile stretto e deserto. Spesso, tanto spesso, io mi sento triste da morire. Per conseguenza, sono diventata molto trascurata: le mie carte – poesie, scritti vari, appunti, inizi di romanzo, ecc..., stanno abbandonati su tavoli e bauli da mesi. A volte vorrei gettare tutto in mare. Mi sembra impossibile riportare l'ordine. Avrei bisogno di luce, aria, sicurezza.

Mais le plus émouvant, c'est la description qu'elle fait de ce même appartement dans la lettre envoyée juste avant notre première rencontre, comme pour me préparer psychologiquement à découvrir une maison pauvre, comme pour m'éviter sans doute une mauvaise surprise, comme pour anticiper une éventuelle deception:

Rapallo, 5 ottobre 1979

Il mio alloggio è tutt'altro che elegante; luce al neon, ambienti scuri e poveramente ammobiliati. Ma – volendo – non è triste. Certo, è una casa molto modesta, forse povera. Sono sempre incapace di riordinarla, perchè non l'amo, e lascio che tutto resti come quando sono arrivata. Glielo dico – forse già gliel'ho detto – perchè ho timore di deluderla: mi correggo: ho timore che Lei abbia un'impressione scoraggiante. Anch'io e mia sorella siamo due donne stanche. La vita è pesante in Italia, oggi: non ci sono case da affittare, e bisogna rassegnarsi a restare in posti sgradevoli. Ma dimentichiamo queste cose.

Et la joie, le soulagement même, qu'elle évoque dans la lettre qui a suivi cette première rencontre, chez elle, à Rapallo, fait plaisir à voir, même si dans cette même lettre les préoccupations du quotidien ne sont jamais bien loin:

Rapallo, 14 novembre 1979

Sono tanto contenta delle Sue lettere! La prego di volermi scusare se non ho scritto io per prima dicendo Le la mia

gratitudine per la Sua visita: ma sa qual'è stata la ragione vera? Temevo che Lei fosse rimasto molto deluso e pensavo quasi che non si sarebbe interessato più ai miei pochi libri o anche solo un poco – per la mia limitata preparazione culturale e anche...sì, anche l'aspetto un po' troppo sconsolato del mio mondo sociale. [...] Insomma, vedo che per Lei, e per i sentimenti di amicizia che ha per me, l'esame non è stato un disastro! Questo mi fa proprio contenta.

[...] Sono soprattutto impensierita dal prossimo inverno: sarò capace di scuotermi di dosso la paura del freddo? Non è che sia molto rigido, ma il primo, in casa – perchè fuori si sta meglio – paralizza ogni attività. Mi alzo presto – la mattina non lo sento – e lavoro finché è buio, con la stufetta.

L'évocation de cet appartement, de cet intérieur, des souffrances qu'elles engendrent chez elle, physiquement et psychologiquement, m'attriste et provoque chez moi, destinataire de ces lettres, émotion et incompréhension:

Rapallo, 27 ottobre 1980

[...] Siamo in questa casa dall'inizio de '77 – sono dunque 4 anni – sempre freddo l'inverno – sempre rumore e volgarità e insonnia l'estate. Ora, poi, sembra che anche la semplice stufetta elettrica, e la lampadina elettrica, siano un lusso. Non so, a dicembre, se non ci razioneranno o toglieranno questo po' di luce e di calore.

Caro Mégevand, quanto vorrei un po' di gioia. Abitare una casa nuova, pulita, luminosa! Che fosse una bella stagione! E che tutto quanto ho perduto fosse ancora con me. Invece, non si può che piangere nel proprio cuore – perchè gli occhi non hanno più questa facoltà.

31 maggio 1983

C'è in me un'angoscia continua. Se avessi dei soldi, comprerei subito una casa a Genova o a Roma, pulita, nuova, con tanto sole, e una terrazza. Non penso che a questo, e vorrei piangere, ma non posso più piangere. Guariremmo, col sole, tutte e due. Nemmeno io sto più tanto bene. Lavorare tanti anni della vita non è servito a nulla.

Rapallo, 27 ottobre 1983

Il nostro problema immediato, per ora, è solo il riscaldamento. La casa è vasta, non prende mai sole, c'è umidità e buio. Ogni anno, all'inizio dell'inverno, si soffre molto, ma poi ci si abitua. [...] Quindi, bisogna rinunciare a tutto, o quasi tutto. E' quello che facciamo: salvo il caffè e l'illuminazione la sera. (E due stufette elettriche per qualche ora).

Rapallo, 1 ottobre 1984

C'è stata qui una gran confusione, in tutti questi mesi, specialmente settembre. Perché mio fratello ha fatto dei lavori in casa, e poi ha fatto mettere il riscaldamento. Tutto molto generosamente, ma il rumore e il traffico, in casa, insieme al rumore e al traffico di fuori, mi hanno impedito le mie abituali occupazioni – non mi sono quasi più seduta a un tavolo per scrivere.

Rapallo, 3 agosto 1986

Ho continui mali di testa, caro Megevand, e la sofferenza di abitare in questa casa – con tanto rumore del traffico e priva d'aria – è diventata troppo dolorosa. Questi ultimi venti giorni di luglio sono stati i più brutti che io ricordi.

Rapallo, 10 ottobre 1986

Sono indebolita, sempre con mal di capo, e una tristezza continua. La casa è abbandonata, perchè mia sorella non se ne occupa più. Non so come vado avanti. Inoltre, la nuova casa non si trova, e di qui bisogna uscire prima di Natale [...] Nessuno dà una mano a nessuno. E giorno e notte penso sempre a questa casa da cui devo uscire. Sto male.

Rapallo, 11 febbraio 1987

La casa non c'è. Bisogna mettere insieme almeno cento milioni, per comprarla, e io ne ho solo una parte. L'altra, non so se l'avrò mai.

Senza denaro (e milioni e milioni), non c'è casa. Civiltà vorrebbe che una persona, data questa situazione sociale, non fosse buttata fuori dalla sua casa attuale. Eppure, avviene.

Rapallo, 10 settembre 1987

[...] e vivo in una certa tristezza pensando che devo lasciare questa casa. L'altra è migliore, ma sarà difficile abituarsi e dimenticare i dieci anni che abbiamo vissuto qui. Tanti giorni, tristi o lieti – tutti sono cari, adesso. Spero che a Natale – o in gennaio – saremo a posto.

Les quelques lignes ci-dessus sont extraites de la dernière lettre rédigée dans l'appartement du Corso Matteotti et pourtant malgré tous les problèmes rencontrés, Anna Maria Ortese laisse échapper un brin de nostalgie.

Elle entrera dans le nouvel appartement, Via Mameli 170 – int.17, Rapallo (GE), le 26 octobre 1987. Où elle restera jusqu'à sa disparition en 1998.

Rapallo, 31 ottobre 1987

Mi trovo (dal giorno 26) nella nuova casa. E' molto luminosa e bella, ma piccola, e c'è ancora tanta confusione.

Rapallo, 6 dicembre 1987

Questo cambiamento di casa è stato – nei suoi effetti – come una guerra. Anche economicamente (ho ancora 70 milioni di debito: 40 con la Banca e 30 con privati). Sono in periodo molto ristretto, e non Le dico altro. Pensavo di avere dell'altro denaro, ma ne ho avuto solo la metà. Questo, però, non è la cosa più seria – la stanchezza è il peggio.

Rapallo, 12 aprile 1988

Quel tempo che abitavo a Corso Matteotti ora mi sembra molto bello; ma è passato.

Rapallo, 15 settembre 1988

[...] in breve, ricordo tutto quanto ha fatto per me quando ero in Corso Matteotti. Sono stati anni tanto cupi – eppure c'era più leggerezza e speranza. Malgrado tanti miglioramenti nella mia situazione, oggi ho poca speranza e poca leggerezza. Sono stanca: ed è soprattutto per la mia situazione familiare.

Il est à souligner que dans la plupart de ses lettres, l'évocation de sa maison, même pauvre, même triste, reste pour Anna Maria Ortese, un lieu fondamental puisqu'il est, malgré tout, le lieu privilégié pour la réflexion, l'écriture et la lecture. Et c'est, par conséquent, bien plus qu'un lieu de vie, c'est le lieu de la création. De sa création.

3. La maison (la casa), brève évocation dans d'autres correspondances

A la lumière du Sud

Lettres à Pasquale Prunas (1946-1959)

Dans cette correspondance riche de 49 lettres écrites entre 1946 et 1959, Anna Maria ORTESE évoque peu "la casa" pour une raison très

simple: l'écrivaine a vécu dans 12 villes différentes sur 13 années de vie, toujours entre deux hébergements, chez des amis ou dans différentes pensions et n'a, par conséquent, jamais vraiment vécu dans un lieu qui lui est propre: maison, appartement...

Deux exceptions toutefois:

- Lettre du 17 décembre 1946 (Naples)

Le soir à cinq heures, quand toi et les autres vous vous retrouvez et discutez d'une foule de choses intéressantes, moi je me couche parce que, à la lumière de la bougie, on ne peut rien faire d'autre.

- Lettre de décembre 1946 (Naples):

De toute façon, dimanche, vous devez tous revenir chez moi, même pour peu de temps, si vous vous ennuyez. J'ai enfin l'électricité et les vitres et nous pourrions prendre une tasse de café (je ferai en sorte qu'il y ait aussi des cigarettes) et discuter de beaucoup de choses.

Bellezza, addio

Lettere a Dario Bellezza (1972-1992)

Dans cette correspondance riche de 39 lettres (hélas, la quarantième a été perdue) écrites entre 1972 et 1992, Anna Maria Ortese évoque plus fréquemment le problème de la "casa". Il reste toujours un sujet important, voire douloureux:

- Lettre du 12 août 1976 (Rapallo):

Quanto rimpiango la casa nascosta di P. Ennio, e il camino acceso! Ma – ancora una volta – pazienza.

Alors qu'elle habite toujours Via dei Frassini, à Rapallo, Anna Maria Ortese évoque ici le dernier logement qu'elle occupait à Rome, situé Piazza Ennio, lorsqu'elle décida de quitter la capitale italienne en

1975, après les mauvaises critiques et surtout l'échec commercial de *Il porto di Toledo*.

- Lettre du 19 janvier 1977 (Rapallo):

Se soltanto, a volte, avessi un camino, del vero fuoco!
Nella casa dove andremo il riscaldamento è autonomo: la caldaia, prima a legna – o carbone – poi a gasolio, adesso ritornerà a legna. Non so come si porterà. Intanto, è più umana; poi, più sicura, semplice. Alla peggio, rimedieremo con qualche stufetta elettrica. E poi è una casa di vera pietra, antica, calda; le mura non si raffreddano così facilmente, come qui.

Anna Maria Ortese parle probablement ici du nouveau logement situé Corso Matteotti (logement où elle restera une dizaine d'années avant de déménager en octobre 1987 dans un troisième appartement situé Via Mameli où elle vivra jusqu'à sa disparition en 1998) puisqu'elle doit quitter le logement de Via dei Frassini, qu'elle occupa dès son arrivée à Rapallo en 1975 et où elle restera environ deux années.

- Lettre du 12 novembre 1978 (Rapallo):

Pagare ciò che deve essere pagato, cambiare casa... Tutto questo è così urgente, e sempre disperatamente impossibile. Vivo come in guerra. La stanza (di lavoro) non c'è più, un tavolo nell'ingresso. E il resto, sto zitta, perchè non mi appartiene, non posso nemmeno accennarne. Ma questi sono, intanto, i motivi...

- Lettre du 28 février 1981 (Rapallo):

La situazione, qui (casa), è così ingarbugliata e logorata ecc... da far rassomigliare la nostra vita a un mucchio di vecchi cenci. Non ti posso dare particolari di tanta – quasi – rovina. Ma è per questo che non faccio più programmi.

- Lettre du 8 juillet 1986 (Rapallo):

Ora, dovrò lasciare queste vecchie stanze. E c'è una solitudine, e anche uno strano rimpianto di questi 11 anni terribili. Ma qui ho scritto tante cose. E ho anche avuto vicino i miei Folletti. Sai di chi parlo. Sono dunque, benché tristi, stanze incantate.

- Lettre du 27 juin 1989 (Rapallo) :

Perciò, salvo la mattina, tutto il resto del giorno lo passo in casa – in questa casa piccolissima e soffocante come un ascensore. Cerco di dormire – leggo libri un po' seri.

Anna Maria Ortese évoque ici le nouveau et troisième logement qu'elle occupa à Rapallo, via Mameli où elle vivra jusqu'à sa disparition en 1998.

4. En guise de conclusion

Lorsqu'elle est clairement évoquée, la "casa" est certes un lieu de vie et mais elle joue aussi et surtout un rôle social dans certains romans comme *Poveri e semplici* (1967), *Il cappello piumato* (1979) ou encore dans la nouvelle *Un paio di occhiali*, la première des cinq nouvelles publiées dans *Il mare non bagna Napoli* (1953).

En effet, dans les deux romans notamment, l'énumération du mobilier du salon est longue et anormalement précise, parce qu'il est "le" lieu où le groupe se constitue, s'anime et où s'installe une forme de vie sociale: c'est là que le groupe se réunit pour recevoir les amis, pour prendre des décisions importantes et collectives, pour annoncer aussi parfois les bonnes nouvelles. Mais l'ensemble trahit une grande pauvreté: c'est davantage le lieu d'existence du groupe, assumant parfois une fonction psychologique, que la description classique d'un intérieur.

En revanche, dans la correspondance qu'elle m'adressa pendant les vingt dernières années de sa vie, Anna Maria Ortese accorde moins d'importance à la pauvreté de son logement (dont elle s'accommode) qu'à l'image que celle-ci pourrait me renvoyer.

La description qu'elle en fait est clairement le reflet d'un statut social dégradé, un état de fait qu'elle regrette, qui la désole mais qu'elle est malheureusement obligée d'accepter. Malgré tout!

D'ailleurs, elle m'a plusieurs fois demandé de ne pas faire état de ses conditions de vie à l'extérieur: elle craignait en effet que ses propos pussent nuire à sa personne.

Son logement ne joue pourtant pas vraiment un rôle social comme celui qui apparaît dans les romans car Anna Maria Ortese, me semble-t-il, recevait peu chez elle et rencontrait journalistes et autres connaissances plutôt à l'extérieur de son domicile.

En ce qui me concerne, et c'est peut-être là une exception, les différentes évocations de son logement, dans la correspondance, ont au contraire joué un rôle social à mon encontre puisque ces descriptions, brèves et fréquentes, ont permis de nouer, dès les premières lettres, un lien de confiance et peu à peu d'amitié entre elle et moi, un lien très vite débarrassé de toute allusion sociale et économique la concernant.

D'ailleurs la lettre du 14 novembre 1979, qui a immédiatement suivi notre première rencontre à Rapallo prouve combien elle est rassurée: "L'esame non è stato un disastro. Questo mi fa propria contenta".

La pauvreté ambiante de son logement, son apparence physique, sa culture qu'elle qualifiait de "limitée" (ce qui n'était pas le cas évidemment) n'ont jamais ébranlé l'intérêt que j'ai toujours accordé à son œuvre comme à sa personne.

Rassuré, je l'étais donc aussi et cette confiance réciproque, nos relations épistolaires nourries et nos rencontres à Rapallo ont transformé peu à peu un intérêt culturel et intellectuel en un attachement et une amitié indéfectibles qui durèrent les vingt dernières années de sa vie.

Et qui m'accompagnent encore aujourd'hui.